

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Charles Ferdinand RAMUZ

Saint Maurice

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1990, tome 86, p. 192-193

© Abbaye de Saint-Maurice 2014

Saint Maurice

selon C. F. Ramuz

« Ici est la deuxième porte qui est une porte militaire ; ici est tout ensemble la porte militaire et la grande porte d'une croyance et d'une foi. Ici depuis toujours le soldat se défend contre l'envahisseur visible par des forteresses, le religieux contre l'ennemi des âmes par les reliques et un tombeau. Deux ordres ici sont conciliés, et depuis près de deux mille ans : depuis le temps de saint Maurice et par l'exemple de saint Maurice qui fut à la fois soldat et martyr. Sa grande mémoire plane sur ces lieux où aujourd'hui encore on entend s'élever, confondus par l'écho, le tic-tac des mitrailleuses et les longues tenues des notes des offices.

Lieux illustres, lieux vénérables, et qui se dressent aussi bien dans le temps que dans l'espace, qui montent aussi haut au-dedans de vous que devant vous. Après avoir porté ses regards dans les airs, on voudrait pouvoir s'arrêter et les retourner en dedans, assis sur le mur, les pieds dans le vide, à dix mètres au-dessus du fleuve, avec un sac et un bâton, comme le chemineau, comme le pèlerin ; et regarder ainsi deux fois, longtemps, en dehors de soi, au-dedans, mêlant ensemble ce qu'on voit d'une façon et ce qu'on voit de l'autre, l'apport des yeux et l'apport de l'esprit.

Car c'est le roc dans toute sa dureté et sous son aspect le plus affirmé, mais ici dort aussi une poussière sacrée, non moins durable et moins vivante, qu'un souffle suffit pour mettre debout, comme quand le vent passe, sur la route, et lui redonner forme humaine : vingt siècles d'hommes réunis dans l'unité d'une croyance, dans la persistance d'une foi. Ici depuis deux mille ans ils vivent retranchés dans un double retranchement contre le siècle et ses menaces, comme le lieu les invitait à faire, car nul n'eût été mieux choisi.

Ce seuil est si étroit entre ses hauts montants de pierre que c'est à peine si l'unique rue trouve la place de s'y faufiler, et plus loin la route et le fleuve qui se rendent mutuellement petits en se serrant l'un contre l'autre (quant à la voie ferrée, elle est construite en tunnel). On passe de nouveau, mais à frottement juste.

Un pont jeté d'une rive à l'autre semble marquer le bas du battant d'air qui va et vient continuellement. Il va, il vient ; le vent souffle, il cède au vent : le vent souffle du nord, il cède vers le sud ; le vent souffle du sud, il cède vers le nord, grinçant sur ses gonds de rocher, heurtant tour à tour l'un des murs et l'autre.

On voit dans le calcaire gris, qui est bleu aux places éclatées, les demituyaux des trous de mine qu'il a fallu y pratiquer pour qu'il vous livrât passage ; et sur l'autre bord de la route le mur surplombe le fleuve dont le volume n'a plus qu'une dimension, à cause de son étranglement. Le fleuve tout en hauteur et en étages d'eau bouillonne sous l'arc de pierre, tout bosselé par les remous qui montent de ses profondeurs et vont de bas en haut vers la courbe de l'arche comme pour se hausser jusqu'à elle, qui y cherche en vain son image.

Puis il n'y a même plus de route, il n'y a plus que le pont où la route s'est engagée, entre les deux gendarmeries en sentinelle à chaque bout : la valaisanne et la vaudoise ; celle-ci toute pleine à l'avance de bonhomie, celle-là fidèle au pays qu'on quitte et qu'elle garde par un air de rudesse et une grande sévérité.

On pousse de l'air devant soi ; une résistance de l'air est comme le battant qui cède ; il s'écarte un instant, retombe ; et, tout à coup, du haut des chaînes, comme de la lanterne d'un phare, un vaste faisceau de soleil, passant au-dessus de vous avec son cône dont la base est dirigée vers la terre, vient balayer la plaine qui paraît et qu'on voit aller vers le nord en s'élargissant toujours plus ».

C. F. Ramuz, *Portes du Lac*, œuvres complètes, Memmod, Lausanne, 1954, pp. 180-182.